

« Le regard des Français sur la place des jeunes dans la société »
Une enquête Afev – Audirep – Fondation BNP Paribas



Témoignages de jeunes extraits du blog ZEP



> Rendez-vous sur le site : <http://blog-trendy.letudiant.fr/zep/>

Une voiture, quel luxe !

Publié le [2 janvier 2013](#)



Jeune diplômée, en recherche d'emploi, je vis encore à la façon « étudiante ». J'enchaîne les petits boulots en attendant un vrai ! Après mon bac, je me suis inscrite à la fac de Nancy. Mes parents vivant en pleine campagne, loin de tout et surtout des transports en commun, je n'ai pas eu d'autre choix que d'avoir le plus rapidement possible mon permis de conduire et une voiture. Mes parents m'ont payé mon permis, et mon père, garagiste, m'a offert une voiture ainsi que tout l'entretien qui va avec. Ce qui est, je le reconnais, une grande chance !

Le prix de l'autonomie

Nancy se trouve à une heure de route du domicile de mes parents. Je dois donc utiliser la voiture si je veux rentrer les week-ends chez eux. C'est pour moi une obligation ! Je suis libre, autonome, je peux me rendre où je souhaite et quand je veux, mais tout n'est pas si rose !

D'abord, il faut toujours passer par la case « essence ». Chaque fois que je passe près d'une station, je ne peux m'empêcher de regarder les prix et de chercher la moins chère : ce n'est peut être que quelques centimes d'écart, mais c'est toujours ça de gagné dans mon budget. Il y a quelques années, je ne m'empêchais de faire aucun trajet ou excursion. Aujourd'hui c'est différent : je renonce à certaines sorties à cause du prix. Lorsque j'ai débuté mes études, il y a cinq ans, le litre de diesel était à 1 €, aujourd'hui il oscille entre 1,35 et 1,40... et le gouvernement annonce qu'il va continuer à augmenter. C'était un sujet important lors de la campagne présidentielle, malheureusement les rares solutions proposées n'ont pas amené les effets escomptés, les prix sont toujours exorbitants...

Une place de garage contre une chambre

Une voiture génère aussi des soucis de stationnement. La plupart des universités se trouvent au centre-ville, comme à Nancy : pour faciliter mes trajets, j'ai donc choisi un logement près de la fac. Le

problème, c'est que toutes les rues du centre sont payantes : donc que faire de la voiture du dimanche soir au vendredi soir ? La seule solution non payante que j'ai trouvée a été de déménager : j'ai dû quitter mon appartement de 38 m² pour un autre de 30 m² afin de pouvoir avoir un garage attitré. Le bonheur ! J'ai donc échangé ma chambre contre une « chambre » pour ma voiture... Je pense que je ne suis pas la seule à vivre cette situation. Pour de nombreux étudiants, la voiture est une obligation. Mais cette obligation nous coûte une petite fortune vu le niveau de nos revenus. Des solutions à ces problèmes ? Je ne pense pas qu'il en existe... Sauf peut-être celle qui consisterait à mieux desservir les campagnes en transport en commun. Mais je me fais aucune illusion là-dessus : ce ne sera jamais le cas !

Juliette, 22 ans, étudiante à Nancy

Jeunesse insouciante, mon oeil !

Publié le [10 janvier 2013](#)

Une fois mon bac en poche, mes aînés me disaient tous : « *La meilleure partie de ta vie commence maintenant : la vie étudiante !* » Ils me parlaient de fête, d'amis et d'avenir professionnel au creux de mes mains ... En réalité, j'ai croisé rivalité, travail intense, stress et incertitude professionnelle ! Aujourd'hui le post-bac n'est plus le « joyeux bordel » des travailleurs de demain. J'ai alors voulu savoir pourquoi je n'ai pas eu le droit de goûter à ça lors de cette période de ma vie. Je vous avoue que la réponse fut rapide à trouver :- Avec 460 euros de bourse (je suis chanceuse) et une indépendance sans faille, il faut payer : un loyer, des assurances, des charges, la cantine, le portable, la nourriture ...

Autant vous dire que la gestion du budget devrait être enseigné à la fac, ça nous aiderait !
- A la maison, on nous répète : « ***Vous êtes les enfants de la crise !*** » ; « ***C'est bac plus deux minimum si tu veux un travail*** » ou encore « ***Toute façon, vous n'aurez pas de retraite*** »...
- A la fac le discours n'est pas plus réjouissant : « ***Seuls les meilleurs auront une place dans cette profession*** » ; « ***Votre avenir n'est plus entre vos mains, mais dans celle de pôle emploi*** »...
Merci papa, merci maman, merci Messieurs les professeurs !

Ces années étudiantes sont importantes dans notre construction professionnelle et personnelle. C'est à cette période là que nous devons finir de grandir pour que lorsque le diplôme arrive, la sagesse s'invite avec ! Et en réalité... on pense à la fois à la prochaine facture EDF, à la manière de rédiger sa dissertation de socio pour l'examen, à la stratégie à adopter pour réviser un maximum de temps, ou encore à comment on va faire pour manger 5 fruits et légumes par jour... C'est sûr nous sommes responsabilisés maintenant ! Mais on n'en avait pas besoin autant, je vous assure ! Avec tous ce stress balancé dans la figure, il fallait trouver une échappatoire (pas chère) et vite ! S'est imposé à moi le sport, grâce à lui je laisse tomber trois heures dans la semaine mon quotidien et je RES-PI-RE ! Aussi, petit à petit, j'ai pu trouver dans l'adversité, des amis, eux aussi primordiaux pour survivre à l'aventure !

L'insouciance n'y est plus, le contexte actuel nous l'interdit, mais on trouve quand même quelques moments de répit, histoire d'éviter la folie !
Avec cet article je voulais vous enlever de la tête ce préjugé selon lequel tous les étudiants profiteraient de leur vie à ce moment là. Je pense, hélas, qu'aujourd'hui la crise nous fait subir un tel stress et nous nous sentons tellement fragiles face à notre avenir que nous, étudiants, nous voudrions en profiter qu'une fois en sécurité, avec une situation.
En attendant nous sommes comme des bombes à retardement.

Mélanie, 21 ans, étudiante, Perpignan

Autonome ? Oui à 45 h par semaine !

Publié le [23 janvier 2013](#)

Bonne élève, boursière et aidée par papa et maman, j'ai fait une première année de fac pour passer un concours de l'enseignement. Tout s'est très bien passé. Jusqu'au jour où j'ai voulu arrêter la fac et me réorienter vers le concours d'éducateur spécialisé. Entre le moment où l'on quitte la fac et où l'on obtient le concours il faut bien vivre. J'ai donc dû me jeter – et non “m'insérer” – dans la vie professionnelle.

Par chance j'ai découvert le service civique et suis devenue volontaire à l'Afev. Cette activité me permet de toucher à peu près 600 euros par mois. Pas de quoi me loger, me nourrir, m'habiller, sortir... Parce que non, je n'ai pas voulu choisir entre payer mes factures et me faire plaisir. J'ai donc trouvé en plus le job des jeunes par excellence : équipière dans une chaîne de Fast-Food. J'ai donc, d'un côté, une activité en service civique qui me plaît vraiment et dans laquelle je m'épanouis. Et de l'autre, mon travail au fast-food où ma seule préoccupation est de ne pas oublier de mettre le jouet dans le menu enfant et faire suffisamment de frites... Et puis je ne l'oublie pas : je suis... étudiante ! C'est à dire que je me consacre à la préparation de mon concours, mais ça, c'est uniquement quand j'en ai le temps, bien sûr...

Voici une de mes journées “types” :

9h-11h : activités à l'association, moments cools, intéressants, calmes...

11h-11h30 : trajet en voiture pour courir dans le temple de la “malbouffe”

11h30- 14h30 : je prépare les commandes, je fais des frites, je n'oublie pas de sourire...

14h30-15h : retour à l'association

15h-17h : reprise des activités à l'association

17h30 – 18h : “REPOS !” (= ménage, courses, temps pour soi, rendez-vous perso, ...)

18h30-23h : Retour au fast-food. Youpi je fais pas la fermeture ce soir ! : « *Bonjour, avez-vous goûté nos nouveaux burgers* », « *Avec grande frite, grand coca ?* », « *Sur place ou à emporter ?* », « *Vous trouverez le sel, les pailles et les serviettes sur le comptoir...* » Tout ça, 200 fois dans la soirée, sans oublier de sourire ! JE M'É-CLA-TE !

Et sans compter les heures supplémentaires données à l'improviste, les bouchons sur la route, et les semaines où plusieurs journées comme ça se suivent.

Donc vous comprendrez que je n'ai pas vraiment le temps de travailler sur mon concours. Je ne révisé que lorsque j'ai mes 2 jours de congés consécutifs au Fast Food, c'est-à-dire 8 jours par mois, et encore...

Beaucoup d'entre vous êtes dans mon cas, à essayer d'avoir une vie correcte en travaillant en plus de vos cours, puisqu'à défaut de bien réussir votre année universitaire, vous aurez au moins gagné un peu d'argent. D'accord pour dire que pour parvenir à une certaine autonomie financière nous sommes obligés de nous débrouiller comme nous le pouvons. Certains diront que c'est une bonne expérience : de quoi acquérir une force pour affronter les « galères » quotidiennes. Reste qu'aucun de nous n'avons le choix de vivre cette expérience. Les bourses du CROUS ne suffisent pas (460 euros par mois au maximum). A partir du moment où nous voulons devenir indépendants financièrement, nous sommes obligés de passer par là, malgré nous.

Charlotte, 19 ans, étudiante en préparation du concours d'éducateur spécialisé, en service civique et équipière de caisse, Perpignan

Comment finir le mois avec 10 € ?

Publié le [11 février 2013](#)



Rennes une ville étudiante ? Oui mais à quel prix ? La majorité des étudiants ne peuvent pas être logés en cité universitaire. Ils doivent rester chez leurs parents ou aller vivre chez des amis. Avec de la chance, ils se retrouvent dans un appartement, en colocation ou seul. C'est mon cas : je vis dans un 16 m², ce qui n'est pas très grand mais on s'y habitue. Je paye 320 € de loyer par mois et les charges ne sont pas comprises ! Ajoutez l'électricité, l'eau, une connexion internet – car les cybercafés coûtent la peau du cul – j'arrive à peu près à 390 € par mois. Comme j'ai la chance d'avoir 200 € d'APL il me reste 190 € à déboursier. J'ai aussi la chance d'être boursier du CROUS et d'avoir des parents présents.

Faire sauter un repas, voire deux

D'habitude mes fins de mois ne se font pas dans le rouge parce que je calcule. Sauf le mois dernier où un gros problème de santé m'est tombé dessus sans prévenir. Je me suis fait opéré, j'ai eu des traitements et une infirmière qui passe tous les jours pour des soins. Comme ma carte vitale n'était pas à jour, étant nouveau membre à la SMEBA étudiante depuis quelques mois, je me suis rendu à l'agence pour apprendre que « les nouveaux adhérents devront attendre un mois et demi pour les remboursements ». Là j'ai fait mes comptes, on était le 7 du mois, et avec 250 euros non remboursés, l'argent des courses était divisé par 3. Etant un fumeur j'ai réduit et fais sauter un repas, voire deux, par jour. Je me suis serré la ceinture et j'ai essayé d'avancer.

Un plein de course

Mes parents habitent à seulement 1 h 30 de Rennes. Effacée depuis longtemps l'éventualité de prendre le train pour rentrer sur Saint-Brieuc afin de ramener mon linge à ma maman chérie ! Un aller retour en train Rennes-Saint-Brieuc revient entre 15 et 32 €. Du vol ! En voiture c'est moins cher : le stop est donc une de mes activités régulières. Finalement j'ai passé deux semaines avec 10 € sur mon compte. Heureusement que mes parents sont venus avec un plein de course une semaine avant de recevoir mes aides !

A quand l'indépendance ?

Morale de l'histoire : Mon cas n'est peut-être pas courant : le fait d'avoir autant de problèmes de santé d'un coup avec des conséquences financières est assez rare. Pourtant il m'est arrivé et il arrivera à plein d'autres personnes. Dans la société actuelle, non seulement les gens se foutent de savoir si vous avez du mal à payer mais ils vous demandent de raquer ! Si un étudiant n'a pas les moyens, personne ne bougera pour l'aider, à part ses parents, et encore ça dépend lesquels. Quand est-ce qu'on aura droit à l'indépendance ?

Judicael, 18 ans, étudiant en licence Arts du spectacle, Rennes

A Clichy-sous-Bois, j'ai le mal des transports

Publié le [9 janvier 2013](#)



Il est 7 h 06 du matin, le bus 613 arrive à l'arrêt Emile Zola. Sur le quai, nous sommes bien une dizaine à faire signe au conducteur de s'arrêter. La montée est pénible ; certains poussent pour être sûr d'entrer. A l'intérieur, le silence règne. La plupart des

voyageurs vont travailler. Les traits sont tirés, les visages renfermés. Nous sommes à Clichy-sous-Bois, la plus jeune commune du département de la Seine-Saint-Denis (93), l'une des villes de France les plus mal desservies par les transports en commun. Elle est aussi la plus enclavée. Aucune voie ferrée ne la traverse. J'y habite depuis 20 ans.

Ce mardi matin, c'est donc en bus que je débute mon trajet pour rejoindre la gare la plus proche. Je me lève tôt pour me rendre à ma fac qui se trouve à Gennevilliers (92). Le détour par Paris est inévitable. Bus, RER, train de banlieue, tramway, quatre moyens de transports différents pour près de deux heures de transport. Dans le bus, je trouve une place au fond. Les sièges sont usés ; du vert menthe, ils ont viré au kaki.

Deux arrêts après, le bus est déjà surchargé. Debouts, entassés les uns contre les autres, se tenant difficilement aux barres, les gens semblent suffoquer. L'air est humide, la chaleur du chauffage agresse. A chaque arrêt, les visages se crispent davantage. Derrière cela, il y a la peur d'arriver en retard au boulot et donc celle de perdre son emploi, souvent si durement décroché. A Clichy-Sous-Bois, il y a plus de 22 % de chômeurs.

12 km de Paris pour 1 h 30 de transport

Au-delà de la fatigue, ce que je lis dans les regards, c'est de la frustration : près d'une heure pour parvenir à une station de RER, qui elle-même se trouve à 30 minutes de Paris, c'est épuisant, physiquement et moralement. Pourtant la ville n'est qu'à 12 kilomètres de Paris à vol d'oiseau. Lorsque je questionne certains voyageurs, assis autour de moi, les réactions sont toutes les mêmes. Fatima, 25 ans, se rend à son école à Paris. Cette étudiante utilise tous les matins le bus pour aller la station du RER d'Aulnay : « *Ca me déprime chaque matin de savoir que je vais passer près d'une quarantaine de minutes dans le bus avant d'affronter le RER B* », confie la jeune femme.

Assis à côté d'elle, Boubacar, 38 ans, est en colère : « *En 10 ans, à Clichy-sous-Bois, on met toujours autant de temps à rejoindre Paris. J'ai l'impression que cette ville est déconnectée de la société, qu'elle ne fait pas partie de la France* ».



Pourtant, en dix ans, plusieurs lignes de bus ont été ouvertes à Clichy-sous-Bois. Aucune d'elles n'a résolu le problème. Les routes sont les mêmes et les couloirs de bus inexistant.

Alors, beaucoup de gens comme Hélène, 42 ans, prennent la voiture. Mais l'augmentation du prix de l'essence, ces derniers temps, lui font choisir le bus, de temps en temps, comme ce matin : « *Lorsqu'on manque d'argent, on choisit de se lever beaucoup plus tôt pour attendre le bus. J'ai l'impression qu'on ne vit pas à la même époque à Clichy-sous-Bois qu'ailleurs en France. Si on ne sort pas de la ville,*

on ne sait pas que le métro, le RER et le tramway ont été inventés ».

En attendant 2017

Cela fait des années que le maire et les habitants réclament que la ligne 4 du tramway traverse la ville. Pour le moment, on en est qu'au stade du tracé qui a été validé en avril dernier par le Syndicat des transports d'Ile-de-France.

Mais l'opposition du maire de Livry-Gargan, Alain Calmat (DVG) et de celui des Pavillons-sous-Bois, Philippe Dallier (UMP), qui considèrent tous deux que le projet « *asphyxiera* » certains de leurs quartiers, risque d'empêcher le projet de voir le jour.

Même si un accord est trouvé rapidement, il faudra attendre 2017 pour voir le tramway desservir la ville. D'ici là, Fatima, Boubacar, Hélène et les autres devront continuer, chaque matin, à faire preuve de courage.

Sala Sall, 23 ans, étudiante, Clichy-sous-Bois (Seine-Saint-Denis)

Bac + 5 oui mais + quoi ?

Publié le [16 janvier 2013](#)

Je suis diplômée à bac + 5, je travaille depuis plus de 6 ans et je gagne moins de 1500 euros nets par mois. De quoi devrais-je me plaindre ? ... Ben oui, je me plains. Je me plains du système universitaire. En master 2 « Action Sanitaire et sociale, mention développement social », mes professeurs nous disaient qu'on trouverait du travail facilement, qu'on aurait des postes avec des salaires de cadre, que le « BAC + 5 » c'est ce qui « ouvre les portes ». Parcours de rêve... mon œil !

Prête à prendre n'importe quel emploi

A l'issue de mon master, pas de boulot. J'ai gardé un enfant autiste afin de pouvoir me payer la dizaine de trajets dans toute la France pour effectuer des entretiens d'embauche. Une dizaine d'entretiens pour une dizaine de refus. Avec toujours les mêmes raisons : vous êtes trop jeune, pas assez expérimentée. Que faire ? Il fallait bien que je la fasse un moment où un autre mon expérience. J'étais prête à prendre n'importe quel type d'emploi. Je n'avais quand même pas fait cinq ans d'études pour me retrouver au chômage ! Alors j'ai quitté ma région, la Lorraine, mes amis, ma famille et laissé en suspend ma vie affective puisque mon ami ne pouvait pas me suivre... pour le premier oui d'un employeur : un poste d'animatrice de prévention dans le 77 à trois quarts de temps en CDD d'un an.

Parcours de rêve ? Ah bon ? ... Cette expérience a confirmé les refus de la dizaine d'entretiens : je n'avais pas d'expérience professionnelle. Pendant un an, j'ai fait du secrétariat, assisté à des réunions partenariales sans jamais les animer (car « je ne sais pas faire »), discuté avec l'éducatrice spécialisée qui intervient auprès des précaires, donné un coup de main pour les animations, rédigé des comptes-rendus...

Si loin du monde du travail

Mais mince ! Le bac + 5, il devait m'ouvrir des portes... Mais mince ! J'ai fait un bac + 5 qui m'a farci la tête, et ne m'a rien appris du monde du travail.

Aujourd'hui, j'ai retrouvé ma région Lorraine et un poste qui correspond à mes attentes professionnelles, non pas grâce à mon bac + 5, mais grâce à mon expérience professionnelle. Je n'ai toujours pas de salaire de cadre et suis obligée de travailler à temps plein pour subvenir à nos besoins.

Merci à ce bac + 5 qui m'a fait rêver à un salaire, merci à ce bac +5 qui ne m'ouvre aucune porte. Je reviendrais 10 ans en arrière, je ne ferais pas ce parcours, ça c'est sûr ! 10 ans en arrière, je me préparerais mieux à une de mes premières envies professionnelles : être orthophoniste. Je regrette de n'avoir pas persévéré dans ce choix : aller dans une école qui me prépare à un métier : on sort de l'école, on sait ce qu'on va devenir. Ce type d'emploi m'aurait aussi permis d'être en libéral et gérer mon emploi du temps comme je le veux.

Lucie, 30 ans, salariée dans une association, Nancy

A Pôle Emploi, je suis la K1802

Publié le [14 janvier 2013](#)



En tant que jeune diplômée fraîchement débarquée de mon master professionnel en Sociologie Appliquée au Développement Local, je m'attendais à galérer. Car dans mon domaine au terme si flou de « développement local », s'il y a du travail il n'y a... « pas d'argent »... ou alors... « c'est compliqué ». Et puis surtout il faut ce « réseau » dont tout le monde parle dans le monde des « sans

emploi » mais que personne n'a jamais vu. Oui, car s'il y a deux mondes qui ne se côtoient pas ou vraiment très peu c'est celui des demandeurs d'emploi et celui de ceux qui sont déjà en poste. Ceux qui ont ou se fabriquent du réseau et les autres.

Pour l'instant, mon seul réseau c'est celui du pôle emploi ou plutôt celui de la fiche qui m'y correspond parmi les fiches ROME. Moi, je suis la K1802. Une des nombreuses pour lesquelles il n'y a « **pas de profil de poste accessible** ». Pour vous le prouver « votre » conseiller tapera à deux doigts sur son « *ordinateur fatigué de chercher sans jamais trouver* », votre poste potentiel. Il fera par la suite pivoter son ordinateur pour que vous puissiez voir l'écran. A ce moment l'ordinateur se mettra certainement à ramer... assez pour qu'un petit malaise fasse place... Tout ça se terminera sur un : « *Ah voilà, bon vous voyez il y a des postes mais ce sont des CUI-CAE et vous n'y avez pas droit... et là ils demandent de l'expérience... je vous clique sur l'icône et ça l'enregistre dans votre dossier personnel et vous verrez ça de chez vous... Nous, on se voit à notre prochain rendez-vous* ». **Enfin, rendez-vous c'est une façon de parler. En fait, c'est une convocation...** Oui à pôle emploi on convoque, on rappelle à l'ordre, on radie... on galère (les demandeurs d'emploi comme les conseillers d'ailleurs).

Mais Pôle emploi n'est qu'une figure symbolique. On n'y passe pas non plus toutes nos journées. **La plupart du temps, on est face à Google et à tous les sites de recherche d'emploi** où un millier de sigles s'entremêlent : AFIJ, APEC, ML, MJC, PRDS, indeed, CRDSU, pôle emploi, Rhône-Alpes solidaire, les différents CG, CAF, etc. Si ça n'est pas devant un ordinateur, c'est au téléphone que ça se passe ou alors à un « forum », à une « présentation » ou encore à une « rencontre employeur ». Des fois on fait dans l'exotisme et on va à la convocation « pôle emploi » qui nous propose de « *rencontrer les professionnels de l'armée de terre* ». On envisage de reprendre une formation en CAP jardinier. On se demande si on est légitime pour un boulot saisonnier de grillardin à Aqualand ou de vendeuse en boulangerie dans un camping et on se retrouve dans la file d'un forum de l'emploi saisonnier avec un CV où on a effacé des lignes et mis en avant nos boulots d'été et alimentaires et **en tout petit en bas les stages qu'on a aimé, les études dans lesquelles on s'est épanouie**. Et puis, la dame maîtresse de toute cette affaire : la culpabilisation réapparaît. Traduit, ça donne : « *Non, je ne pars pas en vacances, non, je ne prends pas un long week-end, je dois chercher du boulot. Je dois TROUVER !* » Et là c'est une erreur. Car on s'épuise, à se faire les questions et les réponses tout seul ! On a mal au dos, aux yeux et au ventre de ne pas trouver et à attendre des réponses aux 90 candidatures personnalisées envoyées. Arrive aussi **le temps de la pression sociale**. Celle que vous vous mettez tout seul, c'est évident. Et celle des autres : « *T'habites encore chez tes parents ? Il faudrait penser à s'y mettre ? En même temps tu as choisi des études particulières ?* » Et avec un peu de chance vous n'êtes pas en couple et là, regards inquiets, haussement d'épaules, **les gens ont peur pour vous ... à 24 ans, c'est inquiétant...**

L'université dans tout ça n'y peut sans doute pas grand-chose mais elle peut faire un peu. Ce « *un peu* » peut paraître modeste mais peut nous faire gagner tellement de temps et surtout d'énergie. Déjà une information administrative sur la fin de notre statut d'étudiant. Sortir avec un CV fait en main, une liste de sites de référence, de structures auxquelles s'adresser autres que pôle emploi (où nous ne sommes pas « accompagnés » mais « gérés »). Passée cette période de recherche d'emploi pour laquelle je n'étais sans doute pas prête, j'ai trouvé un service civique. Après cette pause, ce souffle dont j'avais besoin car je ne savais plus ce que j'étais capable de faire, la vie reprendra. J'aimerais qu'elle ne me mène pas au même parcours et que mon avenir ne soit plus résumé à la fiche ROME K1802 qui fait lever les yeux au ciel à mon conseiller pôle emploi.

Elsa, 25 ans, en service civique, Perpignan

Désorientée, trop vite orientée

Publié le [12 février 2013](#)

« *Qu'est-ce que je vais faire de ma vie ?* » C'est ce que je me disais il y a quatre ans, et c'est ce que je me répétais ce matin en discutant avec une jeune étudiante tout aussi déboussolée. Il y a quatre ans j'avais 18 ans. Je venais d'avoir mon bac et ça faisait plus de trois ans qu'on me tannait pour « choisir une voie professionnelle ». Et cette année de terminale avait été le point culminant pour répondre à cette question.

En plus de la pression du lycée, des parents et celle que nous nous s'inflignons pour acquérir ce diplôme indispensable à notre futur, (et si j'avais le malheur de demander : « *Indispensable à quoi ?* », on me répondait vaguement « *C'est important pour ton avenir* »), en plus de tout donc, la direction à donner à ce futur incertain de l'après-bac était au centre de toutes les préoccupations.

« *Et toi tu feras quoi après ?* » ; « *Moi mes parents veulent me mettre en prépa, ils pensent que je vais glander à la fac.* » ; « *Moi je sais pas trop, y'a rien qui me tente trop. J pense que j'irais à la fac, sûrement en philo, j'm'en sors pas mal en philo.* » ; « *Moi c'est polytechnique enfin si j'y rentre, le concours d'entrée me fait flipper, et puis faut déjà avoir son bac.* » ; « *Moi j'en ai marre des cours, je veux bosser, alors un BTS ou un CAP* »...

A 18 ans, je pensais au chômage

Moi, j'étais en bac littéraire option théâtre, et déjà à 18 ans on m'avait rentré dans le crâne que « *c'est pas avec des études en théâtre que je pourrais faire ma vie* ». Que des études littéraires menaient difficilement à un travail. Que je n'étais sûrement pas assez talentueuse et qu'il était plus sûr de garder ce domaine pour mes loisirs. Ma vie était sur les planches et l'on me faisait descendre de mon piédestal en brandissant la menace d'un futur sombre emplis des nuages tempétueux du chômage et de la galère.

Oui à 18 ans, je pensais au chômage. Je me suis fait une raison : si ce n'était pas ma passion pour le théâtre qui allait me faire vivre, ce sera celle du voyage. Une licence LEA (langues étrangères appliquées) anglais-japonais, une filière assez économique pour entrer en entreprise et qui me permettrait de m'approcher d'un pays qui me plaisait beaucoup. Oui mais voilà je suis une littéraire, pur et dure, j'aime les textes, la beauté des mots et leurs forces.

Ne pas savoir pourquoi on est là

La première année étant une remise à niveau en japonais et en civilisation fût une année magique bien que tronquée d'un semestre par des grèves et des manifestations. La seconde rentrait dans le vif du sujet. Mais avec mon retard d'un semestre et mon désintérêt total pour l'économie, je me suis mise à sombrer : qu'est-ce que je faisais là moi qui avait toujours surnagée sans effort durant mes études ? Je somrais. Angoisse, fatigue, déprime.

Aller en cours devenait une souffrance. Sortir de ma chambre même me faisait me sentir en danger. Qu'est-ce que je faisais là ? Qu'est-ce que j'allais faire de ma vie ? J'ai difficilement terminée l'année et, pour me remettre, j'ai décidé d'arrêter mon cursus, de faire une pause. Oui mais voilà, la déprime était toujours présente, la culpabilité de ne rien faire aussi. Je n'ai pas résisté. Indépendante depuis déjà deux ans je n'ai pas pu rester plus de deux mois chez mes parents, j'ai difficilement trouvé un appartement et la galère des petits boulots est arrivée.

Retour à la case études

Que dire de ces deux années de galère si ce n'est que les seuls moments où j'allais mieux c'est quand j'avais un but. Le premier fût de faire un SVE (Service Volontaire Européen). En attendant de trouver, j'ai d'abord décroché un service civique : six mois d'une super expérience, trop courte et pas assez valorisée. Puis, comme le temps filait sans SVE en vue, j'ai fait une croix dessus, et j'ai repris les études. La culpabilité et la pression familiale des derniers mois m'ont fait ré-intégrer un cursus universitaire.

La différence c'est qu'aujourd'hui je suis plus mature, plus à même de savoir que ce qui me plaît ou pas. A la fac, je suis avec des « jeunes » de 17/18 ans. Certes je vis difficilement ce que j'appellerais mon « retard » mais j'appréhende plus facilement des notions qui sont pour eux plus que floues. J'apprécie la chance d'être une étudiante, même si les galères et les écueils sont multiples. Je sais la chance de me lever en aillant un but et en faisant quelque chose qui me remplit la tête et pas seulement le ventre comme un « travail alimentaire ».

Prendre le temps... de choisir, de vivre

Nombre d'étudiants ont, comme moi, un jour abandonné leur cursus, ont connu les mêmes difficultés à choisir une orientation après le bac, l'angoisse de ne pas choisir quelque chose qui leur plaira, de perdre du temps. Et pourtant, ailleurs, chez nos voisins européens, les étudiants après l'équivalent du bac ont le droit de prendre leur temps : les Allemands ont un service civique très développé, les Anglais ont la traditionnelle année sabbatique pour voyager et découvrir la vie, ou encore les Espagnols ont les Volontariats à l'étranger qui sont très développés. Pas de précipitations donc, mais des expériences qui permettent à ces jeunes Européens d'évoluer et de faire leur choix plus sereinement. Et surtout pas de culpabilisation pour tous ceux qui ne trouvent pas tout de suite leurs places, qui se sont mal orientés ou qui ne supportent plus un système ne leur laissant pas le temps de vivre, tout simplement.

Mirage*, 22 ans, étudiante en licence de sciences du langage, Grenoble.

Recherche désespérément une entreprise pour me former

Publié le [21 janvier 2013](#)

Actuellement bénévole dans une association, je ne suis pas scolarisée ! Et pourtant j'aimerais beaucoup l'être. Je n'ai pas quitté les bancs de l'école à 16 ans en pleine rébellion du système scolaire, j'ai un bac économique et social, j'ai fait une année de sociologie et une autre en AES (administration économique et sociale). Oui, j'aimerais vous dire que je suis étudiante, que tout va bien et qu'il ne me reste plus qu'une année d'études avant d'entrer dans le monde du travail... Mais non, il y a un hic : je dois trouver un patron pour pouvoir commencer un BTS en alternance

, le BTS SP3S (services et prestations des secteurs sanitaire et social) qui permet de travailler dans les établissements sociaux, sanitaires, éducatifs.

Pas le temps pour former une novice

Le social : un secteur où il y a peu de financements et où la formation d'un jeune étudiant, qu'il faut rémunérer, paraît compliquée. Alors est-ce que je dois changer de voie et me tourner vers un métier qui ne me correspondrait pas et ne me donnerait pas envie de me lever le matin ? Non, je préfère persévérer.

Après avoir envoyé des lettres de motivation accompagnées de mon CV, quand il m'arrive d'avoir une réponse (ce qui est déjà un bon geste citoyen de la part de certaines entreprises !), on m'explique généralement qu'ils ne peuvent pas « *pas en mesure d'assurer des formations en*

alternance », ou qu'il n'existe « *aucun poste vacant correspondant à ma qualification* ». Bien sûr que je n'ai pas les qualifications, puisque je m'adresse à vous pour les acquérir ! Je dois encore être formée, et je sais très bien que mon baccalauréat seul ne me sert à rien. C'est pour ça que je vous envoie ma candidature. Disons plutôt que vous n'avez pas le temps de vous embêter à former une novice.

L'apprentissage, la meilleure façon d'apprendre

Alors, me direz-vous ? Pourquoi ne pas passer par un BTS classique en lycée ? Il faut déjà savoir que le nombre de place est limité, mais il y a un autre hic. Une fois mon diplôme en poche, je pourrais postuler à ces mêmes entreprises, qui me reprocheraient à nouveau... mon manque de qualification ! C'est sûr qu'un mois ou deux de stage effectué durant le BTS ne suffit pas, ou plus, aux entreprises. Résultat : on se retrouve tous à l'AFIJ (l'adresse emploi des étudiants et jeunes diplômés) en quête de ce premier emploi, où chacun raconte qu'on lui reproche son manque d'expérience. Vous comprenez maintenant pourquoi je souhaite passer par un BTS en alternance : cela permet d'allier théorie et pratique, ce qui est selon moi la meilleure façon d'apprendre et la clé de la réussite. C'est une méthode d'apprentissage active, dynamique, qui favorise l'insertion dans le monde du travail. De plus, si la formation se passe bien et que vous correspondez à l'entreprise, celle-ci peut vous garder.

Comme des candidats de Secret story

Je reviens à ces deux années passées à l'université à « glander » ! Ma foi, on ne veut pas de nous en formation, et on sort tout frais du lycée sans aucun accompagnement. Et bien oui : la bourse permet de résister, d'avoir un peu d'argent pour payer le permis, un loyer ou la nourriture. En dernier recours, je me suis inscrite à la fac, où on vous accepte, certes, mais cela ne correspond pas à vos objectifs.

J'ai parfois l'impression que les étudiants se retrouvent comme les candidats de Secret story, qu'on « lâche » dans la réalité après un cocon bien douillé. On vous demande d'être au top alors que vous comprenez à peine ce qui vous arrive. Vous pensez que tout va rouler comme sur des roulettes ? C'est loupé : il n'y a pas de place pour tout le monde !

Débrayer, passer la première et... accélérer !

Je vais aussi comparer cela au permis : après avoir passé des heures au code de la route, on connaît tous les panneaux, on sait qu'il faut laisser la priorité à droite en l'absence de signalisation, et que le dépassement se fait par la gauche. Mais il y a un moment où on veut mettre la ceinture, débrayer, passer la première et accélérer. Histoire de passer du statut de piéton à celui de conducteur. Pour les études, c'est pareil : on a bien appris nos leçons, on connaît les termes, les procédés, mais on aimerait passer à la vitesse supérieure, appliquer ces connaissances au sein de l'entreprise et passer du statut d'étudiant à celui de salarié.

Espérons que les emplois d'avenir, mis en place par le Président de la République, vont ouvrir d'autres portes aux étudiants, changer les mentalités, nous permettre d'être formés et acceptés à notre juste valeur. Ne vous inquiétez pas, chers patrons : on ne mord pas, on veut juste avoir la possibilité d'apprendre et d'évoluer, on n'est pas là pour ralentir la cadence mais pour l'améliorer avec vous.

Vanessa, 22 ans, en recherche d'une entreprise pour se former, Perpignan

Ai-je raté ma vie avant de l'avoir commencée ?

Publié le [7 janvier 2013](#)

J'ai raté ma vie avant de l'avoir commencée. C'est ce que je me suis dit en regardant mon classement au concours de médecine cette année-là. Ce n'était pourtant pas la première fois. Un an plus tôt déjà je me retrouvais face au tableau d'affichage, enviant la centaine de noms de ceux qui avaient réussi là où moi j'avais échoué. Mais cette année-là, même la perspective des vacances d'été n'a pas suffi à me faire digérer mon échec. C'était mon deuxième faux départ. Le faux départ de trop.



Un peu comme Jon Drummond en 2003, disqualifié lors du championnat du monde à Paris en quart de finale du 100 m pour avoir fait le second faux départ de sa série, je restais là, immobile face au tableau d'affichage, comme si j'espérais encore voir mon nom remonter le haut du classement. J'ai pleuré en quittant la fac, comme lui en quittant la piste. Ce classement ne me renvoyait plus à ceux qui avaient réussi, ni même aux 88 % d'étudiants qui étaient

dans mon cas. Non, il me renvoyait au film de ma vie dont le scénario venait d'être intégralement remanié. Il me ramenait à la réalité, anéantissant ainsi les rêves de toute une vie, ou de deux, celles de mes parents.

J'ai raté ma vie avant de l'avoir commencée. C'est aussi ce que j'ai pensé en annonçant la nouvelle à mes parents. La déception que je pouvais lire dans leurs yeux n'était pas non plus celle de l'année précédente. Cette fois, j'y lisais aussi de l'amertume, comme s'ils m'en voulaient de leur avoir fait croire en moi, une seconde fois. D'avoir parier sur le mauvais canasson. Je me sentais comme dévaluée, revue à la baisse, comme si on s'était depuis toujours trompé sur mes capacités. Un gâchis, voilà ce que j'étais devenu. J'étais passé du pur sang au shetland aux yeux mes proches, mais surtout à mes yeux. Comme si on pouvait réduire une personne à ses échecs.

Notre société passe son temps à véhiculer l'hypocrite idée selon laquelle il n'existe pas de « sous métier ». Alors pourquoi il y a-t-il tant d'attentes, tant de pression et tant d'enjeux autour des études si tout le monde s'accorde vraiment à penser qu'aucun métier n'est mieux qu'un autre ? Certains romantiques diront que c'est le propre de tout parent de vouloir le meilleur pour ses enfants. D'autres plus pragmatiques diront que c'est le propre de tout adulte de vouloir assurer sa retraite. Mais quoi qu'il en soit pour mes parents, **je pense que le propre de mon âge, que le propre de la jeunesse est justement d'expérimenter, de se tromper** et d'envisager des plans de carrières qui n'aboutiront pas toujours.

Parce que « réussir sa vie » pour moi ne se limite pas au pouvoir d'achat, ou au statut social auquel on peut prétendre en exerçant une profession dite prestigieuse. Je pense sincèrement qu'on est plus près d'y parvenir en étant épanoui dans ce que l'on fait, plutôt qu'en appréciant uniquement son emploi au travers du regard des autres. Alors en attendant de commencer à vivre, d'être pleinement indépendante et d'être la seule à décider pour moi, je continue de rêver ma vie. Et dans mes rêves, ma blouse blanche n'est plus tachée de sang, mais de craies de toutes les couleurs...

Ayelya, 23 ans, étudiante, prépare le concours de professeur des écoles